

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Band: 5 (1959)
Heft: 6: Basel : Mosaik einer Stadt

Artikel: Grand paradis avec la collaboration de R.-P. Bille pour les photographies
Autor: Samivel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SAMIVEL

GRAND PARADIS

avec la collaboration de R.-P. BILLE pour les photographies

Ed. Hachette

Quel livre merveilleux que ce Grand Paradis, de Samivel et René-Pierre Bille ! Le premier, célèbre « chorégraphe de la caméra », et le second (fils du peintre neuchâtelois, Edmond Bille, récemment décédé, et frère de Corinna Bille, la romancière valaisanne, soit dit en passant), qui est poète, et considéré comme le meilleur opérateur alpin, ont réuni leurs talents pour nous donner un reportage de haute valeur documentaire et artistique, sur le parc italien, aménagé dans l'un des plus importants et des plus beaux massifs des Alpes, et justement nommé Grand Paradis. C'est là, sur des cimes souvent vertigineuses, que vivent des milliers de bêtes, ailleurs féroce et stupidement traquées et menacées de disparaître. Samivel, qui est un adorateur de la nature, un adorateur sensible, intelligent et clairvoyant, et que l'on peut tenir pour un grand écrivain français, s'insurge contre la marée barbare des progrès techniques. Car, ce qu'il s'agit de sauver, dit-il, c'est un patrimoine sacré et des biens irremplaçables : l'espace, le silence, la notion de « désert » en tant qu'éternelle fécondation de l'esprit, la beauté et la poésie du monde ; la vie elle-même menacée dans ses formes et dans ses sources ».

Nous voici donc, par la plume et la caméra, introduits dans la merveilleuse Arcadie des altitudes. Quel enchantement ! Comme Samivel sait nous parler avec amour de ses amies les bêtes ! Que de justes observations, de détails précis, tantôt charmants, tantôt redoutables, sur leur aspect, leur comportement, leurs conditions d'existence, leurs mœurs, leurs amours, leurs ébats joyeux, leurs ruses et leurs craintes pour échapper à la voracité du plus fort ; car, personne ne l'ignore, même sur les hauteurs où semble régner une paix idyllique, la lutte pour la subsistance exerce ses pouvoirs cruels. Les lièvres n'échappent pas aux aigles et aux renards. C'est la loi de la vie. Mais, ici, la vie veille à la reproduction et à la survivance des espèces ; et les bouquetins, par exemple, peuvent y atteindre philosophiquement l'âge ancestral de quinze ans. Et les marmottes, ces froussardes prudentes et méfiantes, n'attendent pas l'attaque par surprise de l'ennemi pour s'enfuir dans leurs grottes profondes.

Tout cela, et bien d'autres choses encore : fleurs, papillons, oiseaux divers, beautés des paysages, Samivel nous le conte de façon inoubliable.

Il faut même dire que ses pages sur l'orage, lorsque les tendresses arcadiennes subissent le « grand mauvais temps » sont un chef-d'œuvre : un chef-d'œuvre de description panique, d'autant plus précieux que la littérature alpestre n'en est pas prodigue.

Est-il besoin, enfin, d'ajouter qu'on ne se lasse pas d'admirer les photos, en noir et en couleur, de René-Pierre Bille, dont quelques-unes, d'une audace, d'un réalisme inattendu, sont d'une rareté inestimable. Lièvres, perdrix, marmottes, chamois, bouquetins, renards et renardeaux, aigles et choucas, y jouent les grands premiers rôles avec un pittoresque souvent impressionnant, parfois touchant, et toujours captivant.

Ed. MARTINET, Tribune de Genève.

Objets de séduction ou d'effroi, géantes, redoutables, lumineuses, sources des orages et des fleuves, les hautes montagnes n'ont jamais cessé de fasciner plus ou moins les hommes, et leur apparente proximité des sphères célestes les a particulièrement désignées comme les demeures sacrées des dieux, à travers les époques et les civilisations les plus différentes. C'est également à leurs cimes que s'accomplirent, suivant les traditions, les alchimies initiales, et rayonnèrent les premières aurores. L'image du « paradis terrestre » se trouve déjà associée, dans la Bible, à celle d'une montagne, et ce n'est certes pas l'effet du hasard si l'un des plus beaux et des plus importants massifs des Alpes

italiennes, et de toutes les Alpes, porte justement le nom de « Grand Paradis ». Dans cette désignation populaire, conservée de siècle en siècle, s'expriment toujours d'instinctives croyances en la vertu majeure des hauts lieux. Et il est bien vrai que, par-dessus les usines et les brumes de la plaine du Pô, la grande rumeur des foules harcelées par le progrès, ces neigeuses architectures transmettent toujours leur message de paix, de lumière et de sérénité. Elles dérivent semble-t-il hors du temps, et leur seule vision réveille l'antique nostalgie d'Arcadies, de Toisons d'Or et de Thulés désormais inaccessibles.

Ces vertus-là ruissellent plus ou moins de tous les

sommets, mais il se trouve ici que, grâce à des coïncidences heureuses, le présent s'est plu à justifier davantage encore cette brillante dénomination. Les cimes du Grand Paradis ne sont pas qu'un rêve de cristal, ou le signe d'un absolu métaphysique. Elles abritent la Vie, de la manière la plus immédiate et la plus concrète. Elles veillent sur des milliers d'existences ailleurs pourchassées ou anéanties. Leurs eaux, véritablement nourricières, abreuvent les hôtes d'un monde perdu ; d'un monde perdu et retrouvé grâce à quelques hommes de bonne volonté.

C'est devenu en peu d'années un lieu commun que de dénoncer les tristes destructions dont s'accompagne en tous lieux la marée des progrès techniques : sols vidés de leurs sucs (et pour des millénaires), forêts ravagées par le feu, eaux polluées, sites éventrés, espèces vivantes anéanties... On n'en finirait plus désormais de dresser la liste de ce long martyrologe qui d'ailleurs s'accroît chaque jour au milieu d'une indifférence presque généralisée, car le sens de sa responsabilité cosmique a déserté l'homme. Mais pour l'honneur de l'espèce, et peut-être son salut, quelques esprits plus clairvoyants se sont préoccupés de cette situation en même temps qu'ils prenaient conscience des risques qu'elle entraînait pour l'avenir. Un beau legs en vérité à transmettre à nos descendants que celui d'une terre ravagée, rabetée, uniformisée, appauvrie, dont le fantôme menaçant erre déjà aux portes des grandes villes !

Parmi tant de besognes urgentes, la plus urgente sans doute, en tout cas la plus évidente, n'était-elle pas de constituer rapidement, et de préférence dans les sites

les plus originaux, les plus typiques, de vastes réserves de nature sauvage, à la fois asiles et témoins, où rien ne viendrait troubler l'ordre des échanges et les grands rythmes saisonniers, où de nombreuses espèces vivantes, végétales, animales pourraient enfin trouver un refuge légalement inviolable contre toutes les formes du vandalisme ? Une telle entreprise se justifiait sur les plans les plus différents. Sociaux d'abord, car c'était soustraire aux appétits ou aux instincts destructeurs de quelques-uns des biens qui appartenaient à tous, même si tous n'en avaient pas conscience. Seuls les sots pouvaient interpréter un tel acte comme une manifestation d'égoïsme, ou la tentative déguisée du maintien de certains privilèges. En réalité ce qu'il fallait sauver c'était un patrimoine sacré et des biens irremplaçables : l'espace, le silence, la notion du « désert » en tant qu'éternelle fondatrice de l'esprit, la beauté et la poésie du monde ; la vie elle-même menacée dans ses formes et dans ses sources. C'est dire que l'esthétique, la morale et la science y trouvaient, y trouvent également leur compte.

Les régions montagneuses se prêtent particulièrement à la constitution de tels îlots. D'abord à cause de cet isolement naturel qui fait de chaque massif une espèce de forteresse défendue par des vallées profondes et des réseaux hydrographiques sans ambiguïté, et aussi de la grande variété des structures, décors, végétations, faunes, répartis sur un espace relativement faible aux différents étages de l'altitude et qui sont restés mieux préservés en général que dans les plaines, à cause des difficultés mêmes du terrain.

S.

LA

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

dispose à l'étranger de

Sièges

à

LONDRES, 99 Gresham Street

et à

NEW-YORK, 15 Nassau Street



Représentations

à

PARIS, 31, Av. de l'Opéra

à

RIO DE JANEIRO et BUENOS AIRES

Sociétés Affiliées

à MONTRÉAL, SWISS CORPORATION FOR CANADIAN INVESTMENTS LTD

à CASABLANCA, BANQUE FRANCO-SUISSE POUR LE MAROC